

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 25

Artikel: L'actualité
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201224>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Au milieu des pots.

Eh bien, là, vrai! rien n'est plus facile que d'être potier.

Avec de bonne terre à pot, un tour et un four, ça y est.

Vous prenez un peu de cette terre, n'est-ce pas; vous la préparez avec soin et la travaillez longuement, comme le fait, de sa pâte, le boulanger, afin qu'elle soit bien maléable.

Puis, façonnée en forme de boule, vous placez votre motte de terre sur le tour et vous en faites alors tout ce que vous voulez, avec le seul aide de vos doigts et de quelques outils rudimentaires, les mêmes aujourd'hui qu'ils étaient il y a des siècles, lorsqu'on fit les premières poteries.

Quand, sous vos doigts agiles, la motte de terre a pris la forme qu'il vous a plu de lui donner, vous la placez sur une planchette, au soleil, et la laissez sécher.

Maintenant, si, avant de la mettre dans le four, pour la cuisson, vous avez la fantaisie d'agrémenter de quelques ornements votre poterie, rien n'est plus aisé.

Vous vous munissez d'un petit instrument ressemblant fort à une lampe antique, sans pied, ou mieux encore à une de ces burettes de métal dont on se sert pour infiltrer l'huile dans les rouages des machines. Vous remplissez cette burette de terre de couleur, soigneusement délayée, et le goulot faisant fonction de pinceau, vous tracez sur votre pot tous les dessins que vous suggère votre imagination, charmée d'un si grand effet pour un si petit effort. Vous pouvez multiplier à l'infini les couleurs, en multipliant les burettes. Il en est même de celles-ci qui ont deux, trois, quatre goulots ou plus, ce qui vous permet de tracer d'un seul coup des dessins polychromes.

Il ne vous reste plus, après cela, qu'à enduire la poterie du vernis qui doit lui donner le brillant, puis à mettre au four. C'est l'opération la plus délicate et de laquelle dépend une bonne part du succès. Là, l'artiste doit, dans une certaine mesure, abandonner au feu le soin d'achever son œuvre. Ce concours obligé est souvent des plus heureux; parfois, aussi, il déroute les plus belles espérances.

Vous le voyez, rien n'est plus facile; pas besoin pour cela d'un grand outillage. Un peu de bonne terre, un tour, un four, de la dextérité, du goût, et vous voilà potier.

Seulement, il y a potier et potier. Il est fort probable que s'il nous prenait fantaisie d'essayer du métier, nous serions dans les seconds.

L'autre jour, nous promenant aux alentours de la gare de Renens, qui est maintenant une véritable cité industrielle, nous fûmes brusquement interpellé au passage :

— Alors, quel nouveau! Que venez-vous faire dans nos parages?

— Tiens! c'est vous! Comment ça va?... Mais, vous-même, que faites-vous ici?

— Permettez; je suis chez moi, et voilà ma fabrique.

— Ah! c'est ici la *Poterie moderne*?

— Sans doute, et vous allez entrer prendre un verre; on ne vous tient pas si souvent.

— Ma foi... il fait si chaud...

Et voilà comment, croyant ne « prendre » qu'un verre, nous en avons bu trois — c'est la règle — en nous initiant de façon très intéressante aux mystères de l'art du potier; à ceux du moins que tout le monde peut voir et comprendre.

Nous avons, dans notre canton, de très anciennes et importantes fabriques de poterie; elles jouissent au-delà même de nos frontières d'une juste réputation. Les poteries de Nyon, entre autres, sont très prisées des amateurs.

Mais nous sommes à Renens. Pour n'être pas centenaire, ni même cinquantaire, la poterie où nous a fait entrer le hasard voit ses produits de plus en plus appréciés. Les difficultés inévitables du début ont été vaincues; l'ère de la prospérité a commencé.

Nous avons vu là des pièces de fort bon goût, aux formes originales et aux couleurs chatoyantes d'un bel effet. Par le procédé des « coulées », l'association de l'artiste et du feu — leur part est presque égale — obtient des résultats vraiment étonnants et qui nous ont d'autant plus charmé qu'ils sont la conséquence naturelle d'un procédé des plus simples.

Mais où nous avons surtout éprouvé un vif plaisir, nous l'avouons, c'est de retrouver là, en quantités immenses, dans toutes les formes et dans toutes les dimensions, ces ustensiles de ménage en terre rouge ou jaune, ornés de dessins bizarres et multicolores, auxquels nos paysans sont restés fidèles.

On les voit encore, ces ustensiles, accrochés au plafond des boutiques de campagne. On les trouve aussi, reposant sur un épais lit de foin ou de paille, au fond de ces chars, dits d'Anjou, sur lesquels les derniers marchands ambulants s'en vont encore, de village en village, offrant leur marchandise. Mais ils ont abandonné complètement les vitrines, trop somptueuses pour eux, des magasins des villes. A peine osent-ils y faire une timide apparition dans les foires.

Certes, ces rustiques poteries n'ont aucune prétention à l'art; pourtant leurs formes massives et leurs bizarres enluminures ne rebutent point l'œil.

— Telles que vous les voyez, nous dit M. Menétrey, le directeur de la Poterie moderne, elles sont encore notre principal et l'un de nos meilleurs articles. J. M.

L'actualité. — Le récent départ de Rome, de M. Nisard, ambassadeur de France auprès du Vatican, redonne quelque fraîcheur à l'anecdote que voici :

Le général Goyon, qui commandait les troupes françaises à Rome, allait partir pour Paris, et l'on disait qu'il ne reviendrait pas.

Le général, au courant de ces bruits, demanda une audience au Saint-Père et lui dit :

— Très Saint-Père, je pars pour Paris où je suis « appelé » et non « rappelé ».

Pie IX eut un sourire; l'été approchait et avec lui la mal'aria...

— Général, lui dit-il, vous allez retrouver le bon r à Paris.

Pie IX avait de l'esprit, même en français.

Lorsqu'il fut question de remplacer, comme ambassadeur auprès du pape, M. Lefebvre de Béhaine par M. Nisard, dont la carrière est des plus honorables, mais qui est, on le sait, à peu près sourd :

— Saura-t-il parler au pape? demandait un républicain.

— Il fera mieux : il n'écouterait rien.

Les secouées fédérales.

M. Widmann, le spirituel feuilletonniste du *Bund*, écrit dans son journal :

« Il arrive fréquemment, sur les chemins de fer d'Allemagne, qu'on réclame des voyageurs le paiement de suppléments de taxes. On n'y connaît pas, en revanche, les suppléments de secouées. Cette institution-là est le propre des voies ferrées suisses. Elle est due au vigoureux tempérament de nos contrôleurs et chefs de train et consiste en une manière de fermer les portières de wagon qui fait tout trembler. Par des bourrades dont l'intensité va croissant de Grandson à Morgarten, nos braves employés tiennent surtout à montrer aux voyageurs que le bras des libres fils de l'Helvétie demeure fort comme celui des ancêtres.

Il leur importe peu que le fracas de la portière fasse presque choir de terreur quelque pauvre vieille voyageuse toute recroquevillée, qu'il éveille en sursaut un bébé que sa mère venait d'endormir à grand-peine, ou qu'il éclate au beau milieu d'une douce mélodie dont était en train d'accoucher un compositeur se rendant à la fête des musiciens de Berne! Les distributeurs de secouées supplémentaires n'ont pas souci de pareilles misères. Qu'ils soient de race celte ou de race alémane, ils s'en donnent avec une virtuosité qui va crescendo de station en station.

L'autre jour, un voyageur était adossé à la paroi du fond. Paf! Voilà un de ces effroyables claquements de la portière! Le pauvre homme en eut la moëlle épinière si fortement ébranlée qu'elle se divisa en tronçons et en gouttelettes, à peu près comme le mercure ou l'alcool rougi d'un thermomètre qu'on laisse rouler à terre. « Comment pouviez-vous le savoir? » me demandera-t-on. Je ne l'aurais pas su, s'il ne s'était trouvé dans notre compartiment une jeune doctoresse dont les yeux émettaient des rayons Röntgen. Elle vit nettement le phénomène à travers les vêtements du voyageur. Sur le conseil de cette dame, nous nous mimas à le secouer de toutes nos forces pendant dix minutes, afin de lui remettre la moëlle en ordre dans la colonne vertébrale. Peut-être n'y serions-nous jamais arrivés si nous n'avions eu comme compagnon de voyage un Berlinois dont le métier est de fournir de rimes sautillantes les journaux pour rire. Grâce à son en-